

Le roman, l'amour et l'Occident

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Pierre Lepape, *Une histoire des romans d'amour*, Paris, Seuil 2011, 416 p.

Denis de Rougemont, *Comme toi-même. Essais sur les mythes de l'amour*, Lausanne, L'Âge d'homme 2011, 286 p.

L'amour est une invention de l'Occident, nous a dit Denis de Rougemont et, preuve à l'appui, il a tenté de nous le démontrer, et nous l'avons cru. Quid de l'Orient ? Mais l'Orient ne nous est connu qu'à travers les contes des *Mille et une nuits*. S'il nous était connu, il ne serait plus l'Orient, il perdrait son mystère. C'est pourquoi les poètes ne voyagent jamais, ils savent que la connaissance colonise et tue. Voulant devenir ce colon, Platon cessa d'être poète et se fit philosophe. Poète et philosophe en nous se font la guerre. Heureux celui qui n'aborde jamais aux rives funestes du savoir.

Parler de romans d'amour est un pléonasmisme. Au commencement, tous les romans étaient des romans d'amour. Mais voilà, l'amour a pris diverses formes. Comme un fleuve, il s'est éloigné de sa source, il s'est chargé d'alluvions et s'est pollué en traversant les villes, avant de se jeter dans la mer où il a perdu son identité. Deux livres récemment parus, *Une histoire des romans d'amour* et *Comme toi-même* nous amènent à nous redemander ce que sont amour, roman et Occident.

Des mots pour séduire

L'homme est né guerrier et prédateur. Nietzsche nous l'a dit et nous l'avons cru. Il va droit au but, il marche au feu.

C'est la femme qui le civilise, freine ses transports, exige des égards. L'homme ronge son frein. De cette fiévreuse attente naissent l'étiquette et le beau langage, sonnets, rondeaux, madrigaux et villanelles. Dans la salle d'attente, dans le boudoir, dans le cabinet de toilette l'homme écrit des vers, il se polit, il devient florentin. Il prend conscience de la complexité des choses, il perd sa candeur première, il acquiert du doigté, il se « jésuitise ». Il apprend à faire sa cour et devient casuiste et courtois.

La civilisation est le fruit de cette maturation. L'homme doit attendre avant de pouvoir cueillir le fruit de son désir. Il doit apprendre à dialoguer un long moment avec son âme et le serpent. Car Dieu ou le serpent doivent toujours entrer en tiers dans ses amours. Ainsi l'homme accompagne sa femme à l'opéra, au théâtre ou dans les salons où il s'ennuie, rêvant du soleil d'Austerlitz, d'Eylau, de Marathon, des Thermopyles.

Ainsi, petit à petit, l'homme apprend à séduire par les mots. La littérature et la conversation sont nées. Il devient poète. La femme a civilisé le guerrier. Elle n'est pas son repos, elle est son problème, son souci, sa hantise, et parfois même, dans les cas extrêmes, sa terreur. La femme n'est le repos du guerrier que chez les Turcs et les Infidèles. Or l'homme contemporain redevient turc, car il n'a plus le temps

de faire sa cour, et la femme, gagnée elle aussi par le stress constitutif de la modernité, se donne sans réfléchir. Ce sont tous deux des travailleurs, quel que soit leur rang social.

Jadis un homme partait pour la croisade et ce n'est qu'à son retour que la femme se donnait. Et encore. Car, chose merveilleuse, elle ne se donnait jamais aux poètes qui la chantaient. L'amour charnel étant considéré comme grossier, elle ne couchait qu'avec son époux, tout en chérissant l'encens poétique qui l'enthousiasmait. Ainsi le platonisme, toujours rampant dans la psyché occidentale, engendra le catharisme, d'où naquirent l'amour courtois et la poésie des trouvères et des troubadours, qui de nos jours sont devenus impossibles et presque incompréhensibles. On peut même dire qu'il inventa la femme et qu'il fit d'elle la rivale de Dieu.

De l'attente à la consommation

Nous avons rejeté la trop ardue révélation chrétienne telle que les chevaliers du Graal et de la Table Ronde l'entendaient, qui réservait l'amour des corps à l'union conjugale sanctifiée par le mariage. Sans cette séparation drastique entre la Terre et le Ciel, entre la chair et l'âme instaurée par le christianisme et aggravée par le catharisme, il n'y aurait pas eu ce délire infini et poétique sur les choses de l'âme et du cœur que les Anciens et les païens, hommes de la terre et de la cité, n'ont pas connu. Et le roman et l'amour et le roman d'amour ne seraient pas nés.

L'amour et l'Occident, c'est d'abord *Tristan et Yseult* et, pourrait-on dire, ce n'est presque que *Tristan et Yseult*. L'aura de chevalerie, d'amour courtois, de mythe et de magie qui « surnaturalisait » les amours aristocratiques de Tristan et d'Yseult perdura longtemps. Nous lui devons *L'Astrée*, les tragédies de Racine, *La Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, les romans de Stendhal, une partie des romans de Balzac, de ceux de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly, *Le grand Meaulnes*, les romans de Mauriac, et je ne dis rien des grands mélodrames de Dickens ou des contes d'Edgar Poe et de Villiers de l'Isle-Adam.

Et tandis que ce mythe continuait son chemin de manière plus ou moins clandestine et souterraine, un autre mythe, qui en était presque l'antithèse, était en train de se forger. Le mythe amoureux tel que l'Occident l'avait inventé, défini et illustré dans *Tristan et Yseult*, était en train de devenir le mythe donjuanesque du coureur de jupons chez Molière et chez Mozart, où Don Juan n'est plus

« *Tristan & Yseult* », un film de Kevin Reynolds, 2006



qu'un séducteur libertin, fils de l'âge de raison et des lumières, ayant lu Descartes et Gassendi pour le premier, et Voltaire et Diderot pour le second. Quelques années plus tard, il se frottera à la canaille qui a pris la Bastille, buvant à la santé des égorgeurs et à la mort des prêtres et des tyrans.

Tout au plus chez Molière, la statue du Commandeur et les apartés de Don Juan avec le Ciel, dont son valet Sganarelle semble être le dérisoire interprète, conservent-ils au mythe une aura surnaturelle ; qu'il perdra définitivement chez Mozart, le jacobin franc-maçon, où le commandeur se pointe à la fin de l'opéra comme un cheveu sur un bol de punch d'une fête vénitienne. La vengeance à l'italienne du parrain sicilien et la grande bouffe ne sont plus très loin.

On voit par là non seulement la déchéance de l'amour, mythe courtois devenu instrument mécanique du plaisir permanent, mais aussi celle de la noblesse, devenue au XVIII^e siècle la classe par excellence des plaisirs et des jouissances, qui, progrès aidant, ne tarderont pas à se démocratiser, comme l'on dit, dans la société de masse et de consommation.

Agonie de l'agapè

L'amour peut-il encore exister dans un monde sécularisé où (droits de l'homme obligent) chaque individu s'est institué le forgeron de ses propres valeurs, soit un commencement absolu, coupé de toute attache avec ce qui l'a précédé ? Un pseudo-monde de frères, mais de frères orphelins, de fils parricides qui nient avoir jamais eu de père et de père commun ? Dans une société qui a aboli toute distinction, c'est-à-dire toute essence préétablie et toute transcen-

dance ? Qui ne compte plus de privé et de public, de sacré et de profane, de temporel et de spirituel, d'éphémère et d'éternel, de haut et de bas, de noble et d'ignoble ? Et plus d'interdit ?

Satisfaction immédiate du désir, et du désir le plus animal, qui ne peut se renouveler que par sa diversité, sa multiplication et son intensité. Vieux catalogue de Don Juan, patron d'une chaîne de distribution de films pornos, avec notation et taux de satisfaction à l'appui. Dans ces conditions, qu'y a-t-il encore à chanter, à célébrer ? Comment l'amour pourrait-il retrouver une traduction littéraire, romanesque, mythique, surnaturelle ?

Certes les surréalistes, mais c'était il y a déjà près d'un siècle et au sortir d'une grande hécatombe, avaient cru pouvoir, comme les communistes, fonder une nouvelle Eglise entièrement fraternelle et poétique et réinventer l'amour (comme si on pouvait inventer ce qui nous constitue ?). Ils avaient cru pouvoir retrouver la veine, le vers et les pas des troubadours, et marier ensemble l'amour et la poésie. Ils oublièrent qu'on était entré dans le siècle du travail, de la machine, de la science, de la rationalité et de l'argent et que le Ventre allait primer sur tout, dans une compétition féroce et acharnée.

L'entreprise surréaliste (et communiste) était vouée à l'échec, c'est-à-dire à se dénaturer dans une version commerciale. De cet amour impossible, absolu et total, aux limites du sacré et du profane, seuls des poètes comme Buñuel et Pasolini, tout imprégnés d'ailleurs du catholicisme dans lequel ils avaient grandi, purent montrer la désespérante agonie. Le surréalisme n'était pas une religion et ne pouvait donner naissance à aucune civilisation. Il vivait sur des ruines et se nourrissait des miettes des civilisations antérieures.

Le néo-paganisme n'était pas plus viable. On ne peut pas devenir ou redevenir païen après deux mille ans de christianisme. Julien l'Apostat lui-même n'a pas pu ressusciter le paganisme en 300 après J.-C. Il n'y a pas de retour en arrière possible. L'amour fou des surréalistes est devenu le coup de foudre des slogans publicitaires et l'amour à consommer sur place ou à l'emporter des magazines féminins !

Léautaud, seul ou presque, perpétuera en son temps la tradition de l'amour libertin hérité du XVIII^e siècle, sans avoir besoin d'une mythologie pour l'étayer. Roger Vailland, contrairement à son frère communiste Louis Aragon qui tentait de remettre ses pieds dans les pas des troubadours, essayait de son côté de marier un libertinage à la Laclos et un communisme stalinien. Tout comme Philippe Sollers, dans la génération suivante, essaiera de marier un catholicisme contre-réformé et le libertinage. Au rebours de la tradition libertine et surréaliste, Chardonne, qui est plus moraliste que romancier, tenta d'installer l'amour dans la durée et crut pouvoir marier Tristan et Yseult. Mais sans le filtre, sans le roi Mark, sans la Table Ronde et sans la quête du Graal, un tel mariage ne pouvait trouver sa justification et sa sanctification.

Claudél seul avait compris en rendant impossible la consommation charnelle de l'amour entre Rodrigue et Prouhèse, en sublimant Eros et en faisant de lui le serviteur d'Agapè (cet agapè que les surréalistes ne pouvaient voir que sous la forme d'une fraternité révolutionnaire et républicaine).

Au début étaient le roman, l'amour et l'Occident. A la fin sont le sexe et le serpent, la pornographie et la sexologie. Après les dieux, la glose, la rationalité, l'explication, le manuel et la thérapie.

G. J.



**Double
CD**

**50 ans
de Vatican II**

Avec la participation de :

**Joseph Moingt, Christine Pedotti, Hans Küng,
Gottfried Hammann, Francis Python, Etienne
Fouilloux, Bernard Lecomte...**

A commander au

Centre catholique de Radio et télévision

ch. des Abeilles 12, 1010 Lausanne, 021 653 50 22
info@ccrt.ch.

-----Talon-réponse -----

Nom :

Adresse :

Localité :